

Le Sinaï : confiance et témoignage

Résumé du cours du 26 mars

Le signe donné à Moshé se vérifie au Sinaï par la 'avodah

Au moment de la révélation, HaShem dit à Moshé : la terre sur laquelle tu te tiens est une terre sainte. C'est la seule occurrence dans la Torah où l'on parle d'une terre qui soit sainte, et cette terre-là, c'était la terre du Sinaï. HaShem répond à la crainte de Moshé — les Bnei Israël ne me croiront pas — par un signe qui ne se voit qu'après coup : quand le peuple sera sorti d'Égypte, il servira Elohim sur cette montagne. Le point décisif tient là : les otoh (signes) et les miracles laissent toujours place à un dofi (doute, ambiguïté), à un "peut-être" ; ils ne fondent jamais une confiance entière. La certitude vient au Sinaï, lorsque les Bnei Israël entendent qu'HaShem parle à Moshé et constatent ainsi qu'il est bien Son envoyé.

C'est pour cela que le verset parle de "ta'avdoun", d'avodah (service), au moment même où l'on attendrait le terme de Qabbalat haTorah (réception de la Torah). Ce qui se joue au Sinaï n'est pas seulement la réception d'un enseignement, mais l'entrée dans une relation où toute ambiguïté disparaît et où la confiance devient stable. Les deux premières paroles des 'Asseret haDibroth (dix paroles) sont entendues à un niveau de prophétie presque égal à celui de Moshé ; cette expérience donne à Moshé, pour toujours, l'autorité d'être la source de toute la chaîne prophétique.

La confiance dans les prophètes passe par Moshé et par une chaîne reconnue

Après Moshé, on demandera bien à un prophète des otoh, mais on ne l'écouterà pas à cause d'eux. Un prophète est reçu parce qu'il s'inscrit dans une chaîne de prophètes reconnus, de génération en génération, jusqu'à Moshé Rabbénu. Le passouq elav tishma'oun, vous l'écouteriez, prend ainsi corps dans une transmission effective : les prophètes précédents reconnaissent le suivant, et cette reconnaissance donne à la génération de quoi l'écouter.

Le verset gam bekha yaaminou leolam, en toi aussi ils feront confiance pour toujours, prend alors une portée durable : la confiance donnée à Moshé vaut pour lui et pour toute la suite des prophètes autorisés par lui. Des faux prophètes peuvent apparaître, comme au temps de Yirmiyahou ; ils peuvent même être sincères dans leur illusion. Mais hors de cette chaîne, aucune mitsvah ne commande de les écouter. La prophétie de Moshé ouvre donc une transmission, et en même temps elle demeure d'un autre ordre : elle seule devient Torah.

La sortie d'Égypte s'achève cinquante jours plus tard

La sortie d'Égypte ne se termine ni au départ matériel d'Égypte ni au passage de la mer. Elle dure cinquante jours et ne s'achève qu'à Matan Torah (don de la Torah). C'est là que s'accomplit ce qui avait été annoncé à Moshé : ta'avdoun eth haElohim al hahar hazeh, vous servirez Eloqim sur cette montagne, . Le processus entier de la gueolah (délivrance) conduit à ce moment où le peuple reçoit une clarté qui enlève le safeq (doute).

Le Midrash sur Qohélet pousse cette idée plus loin en disant qu'au moment où HaShem padah (racheté) Israël, Il s'est aussi, kivyakhol (si l'on peut parler ainsi), « nifdeh, racheté » avec eux. Le passouq de Shemouel le formule de manière étonnante : Israël a été racheté pour Lui. La sortie d'Égypte engage donc aussi la manière dont HaShem se rend présent dans le monde.

Israël comme témoin qui fait exister la royauté divine

Le passouq "atem 'eday neoum Hachem vaAni El - si vous êtes Mes témoins, Je suis Dieu », prend ici toute sa profondeur : le témoignage d'Israël ne consiste pas seulement à constater ; il fait exister, dans le monde, la Présence divine comme présence reconnue. C'est dans ce sens qu'intervient la distinction entre malkhouth et memshalah : un mêlekh est reconnu par ses sujets; un moshel impose sa domination. HaShem veut être mêlekh, et cette royauté suppose la possibilité même du refus.

La demande d'un roi « comme les goyim » au temps de Shmouel manifeste justement un refus de cette royauté-là. HaShem reste bien le maître du monde, mais la malkhout dépend du fait qu'Israël Le reconnaisse comme roi. Zeh Keli ve'anvehou prend alors un sens précis : quand je Le reconnais, je Le rends présent dans ma vie ; et etnaé lefanav be-mitsvot, m'embellir devant Lui par les mitsvot, signifie que ma conduite se modifie à cause de Lui. Sans cette transformation, Il demeure « avec Son Nom », sans prise dans l'existence humaine.

Les eidim donnent qiyoum à ce qu'ils attestent

Cette fonction du témoignage est pensée à travers la notion de " 'edei qiyoum" (témoins qui font exister la chose). Comme dans le mariage, où sans témoins il ne s'est rien passé, le témoignage ne vient pas après coup sur une réalité déjà constituée ; il lui donne son qiyoum, sa tenue dans le monde. Les témoins donnent durée et consistance à ce qui, sans eux, resterait sans existence sociale et historique.

L'exemple de David haMelekh, qui reçoit d'Adam soixante-dix années de vie, sert à distinguer la vie elle-même et sa durée. De la même manière, les eidim donnent à une réalité sa durée. La émounah d'Israël agit ainsi : en faisant confiance à HaShem, le Klal Israël Le fait exister dans le monde comme Il veut y exister, c'est-à-dire comme mêlekh.

La parole de la prière fait exister le mode de gouvernement divin

Dans la 'Amida, "neeman ata leha'hayot metim - Tu es digne de confiance à faire ressusciter les morts" est dit au présent : cette confiance fait exister, dès maintenant, la réalité de la résurrection comme promesse tenue dans le monde de la parole et de la foi. La prière éveille la volonté d'HaShem de faire vivre le monde, et certaines prières opèrent sans formuler de demande explicite.

C'est le cas des shelosh 'esré midot (treize attributs), récitées à Kippour : HaShem HaShem, Kel ra'houm ve'hanoun... On n'y demande rien, et pourtant cette parole agit. En nommant ces attributs, on les fait exister dans le monde de la parole ; on fait advenir un mode de gouvernement du monde sous le signe de 'hanoun vera'houm. La parole d'Israël n'ajoute rien à HaShem, mais elle donne présence à Sa manière d'agir dans le monde.

La Torah efface le "dofi" du Na'hash et rétablit la temimout

Depuis la faute du Na'hash (serpent), le monde est pris dans une zohamah (souillure), un dofi, un safek (doute, ambiguïté). Le seul chemin pour clarifier cette confusion passe par la Torah. Au Sinaï, cette zohamah disparaît ; les Bnei Israël retrouvent alors une condition d'immortalité, parce qu'ils accèdent à une confiance entière, sans ambiguïté. "Torat HaShem temimah" et "'Edout HaShem ne'emanah" désignent cette perfection de la Torah qui rend les choses limpides, "Son témoignage est fiable".

Ta'avdoun prend ici son sens : la 'avodah est l'effet produit par la Torah lorsqu'elle retire le safeq du cœur et y installe la temimouth (intégrité, entière confiance). Quand HaShem dit "vegam bekha yaaminou le'olam - en toi aussi ils feront confiance pour toujours", il s'agit de cette clarté durable. Et lorsque Moshé dit qu'on ne le croira pas, le bâton changé en na'hash lui répond déjà : soupçonner Israël de ne pas croire, c'est les ramener dans l'espace du doute issu de la faute première, alors que toute la sortie d'Égypte vise justement à en sortir.

Les Noms divins désignent les manières dont HaShem gouverne le monde

Au buisson ardent, Moshé demande quel Nom faire connaître aux Bnei Israël, et reçoit comme réponse "Ehyeh asher ehyeh", puis "Ehyeh". Ce Nom, pourtant donné ici, ne réapparaît plus ensuite dans la Torah. À travers lui se dévoile un principe plus large : chez HaShem, il n'y a pas Lui d'un côté et Son nom de l'autre. Les « noms » divins désignent les différentes manières dont Il gouverne le monde — ḥessed, din, raḥoum, ḥanoun, erekh apayim.

Dire qu'HaShem s'est, kivyakhol, « racheté » avec Israël revient alors à dire que, par la sortie d'Égypte, ces noms commencent à exister dans le monde. Selon le Ramban, avant la création, la Torah était une suite de lettres formant des noms divins ; le monde a été créé avec elles. À la sortie d'Égypte, ces noms entrent dans l'histoire d'Israël et dans la clarté du monde, sans place pour le "dofi".

La prophétie de Moshé devient Torah et ne peut être modifiée

La prophétie de Moshé n'est comparable à aucune autre. Aharon et Myriam ont pu croire un instant qu'elle relevait du même ordre que la leur ; pourtant elle seule devient Torah. C'est pourquoi les treize 'Iqarim (principes) du Rambam distinguent la prophétie en général et la prophétie de Moshé en particulier. Un autre prophète peut parler au nom d'HaShem ; aucun ne peut venir modifier ce que Moshé a transmis.

Cette singularité apparaît aussi dans le rapport aux Bnei Noa'h. Ils peuvent observer leurs sept mitsvoth en remontant jusqu'à Noa'h, et ils sont alors ḥassidéi oumot ha'olam. Mais lorsqu'ils les accomplissent parce que Moshé a reçu l'ordre de les enseigner, ils entrent dans l'ordre de la Torah de Moshé ; c'est le statut du ger toshav (étranger résident), inséré dans un cadre de jugement juif. La Torah de Moshé porte ainsi un versant pour Israël et un versant pour les Bnei Noa'h.

La sortie d'Égypte est l'œuvre directe d'HaShem, hors de toute explication

Il est essentiel que les Bnei Israël sachent que Moshé n'est que l'envoyé. La faute du Veau d'or commence quand ils disent : « l'homme Moshé nous a fait sortir d'Égypte ». Là se glisse la confusion. Au Séder, on affirme au contraire : lo al yedei malakh, velo al yedei shaliaḥ ; ela HaQadoch Baroukh Hou bikhvodo ouve'atmo. La sortie d'Égypte a eu lieu directement par HaShem, sans médiation, mais par HaShem Lui-même.

Cette absence de médiation retire toute possibilité d'explication naturelle. Ce n'est ni un bouleversement historique ni un enchaînement politique. Quelque chose s'est produit qui n'a pas de sens dans l'ordre ordinaire du monde. La même structure se retrouve dans le salut de Noa'h par l'arche ou dans la sortie d'Avraham de la fournaise : HaShem ne délègue pas et ne rend pas l'événement explicable ; Il le fait Lui-même.

Dans les moments où tout semble perdu, une figure refonde le Klal Israël

Après la destruction du premier Beit HaMiqdash, il n'y avait humainement aucune chance qu'Israël se maintienne en exil ; tout était organisé autour du Temple et de la terre. Ezra a alors refondé l'existence d'Israël autour de la Torah, au point que l'on dise que si la Torah n'avait pas été donnée par Moshé, elle aurait pu l'être par Ezra. Il réenseigne à un peuple qui avait tout oublié et fixe même l'écriture.

Après la destruction du second Beit HaMiqdash, la situation est plus radicale encore, puisque la dispersion remplace même l'exil concentré de Bavel. Rabbi Yo'hanan ben Zakaï comprend qu'il faut sauver Yavné et quelques sages. Ce choix pouvait paraître insensé, et Rabbi 'Aqiva lui-même l'interroge sévèrement ; pourtant c'est à partir de ces tiqounim de Yavné que le Klal Israël a tenu. Dans ces moments de rupture, quelque chose renaît à partir d'un point presque invisible, et cette survie elle aussi ne relève pas d'un calcul ordinaire.

Matan Torah n'est pas seulement transmission d'un contenu ; c'est l'acte par lequel le monde sort du safeq (doute) et rend possible la royauté divine.

Voilà pourquoi le verset dit **ta'avdoun**. Pas simplement : "vous recevrez une loi." Mais : "vous entrerez dans une forme d'existence où HaShem sera servi, reconnu, rendu présent."